

# CURIOSITÉS

DE

# L'HISTOIRE DE FRANCE

Ne faut-il pas, pour satisfaire l'ardent besoin de vérité qui nous possède aujourd'hui, qu'on nous fasse même aux détails du caractère, de la physionomie, du langage, du costume de nos héros ?

Louis XI 1461-1483

Louis XII 1498-1515

## CHARLES VIII, dit l'Affable

1470-1483-1498

ÉPOUSE : ANNE DE BRETAGNE

### Administration d'Anne de France, Dame de Beaujeu, dite Madame la Grande

1483-1491

Anne de Beaujeu s'occupa activement du gouvernement de la France depuis la mort de Louis XI jusqu'en 1491 ; sa politique triompha de la réaction des seigneurs et on peut attribuer à cette digne héritière de l'habileté diplomatique de Louis XI la gloire de la réunion de la Bretagne à la France par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII.

**ÉVÈNEMENTS.** — Réaction aristocratique. — Exécution des favoris de Louis XI. — Etats généraux de 1484. — Révolte du duc d'Orléans, 1485. — La guerre folle ; bataille de Saint-Aubin du Cormier, 1486-1488. — Mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne.

**PERSONNAGES PRINCIPAUX.** — Charles VIII. — Jeanne de France. — Louis d'Orléans. — Le duc de Bourbon. — Le sire de Beaujeu. — François II, duc de Bretagne. — Anne de Bretagne. — Richard III et Henri VII d'Angleterre. — Maximilien, archiduc d'Autriche. — Marguerite, sa fille. — Ferdinand d'Aragon. — La Trémouille. — Dunois. — Georges d'Amboise. — Pierre Landois. — Alain, sire d'Albret. — Jacques de Rohan. — Le comte de Nassau.

Ce n'est pas souvent que vous avez vu une femme tenir les rênes de l'administration en France ; la loi salique, qui écartait les femmes du trône, par une conséquence naturelle, semble les tenir un peu éloignées des affaires politiques, néanmoins dans un lointain qui déjà se perd, lorsque la France s'appelait la Neustrie et l'Anstrasia, vous avez connu l'ambitieuse Frédégonde et les malheurs de Brunehaut, le treizième siècle vous a montré l'Etat prospère sous la prudente et énergique direction de Blanche de Castille, aujourd'hui se présente Anne de Beaujeu et plus tard vous rencontrerez Catherine de Médicis,

lait la Neustrie et l'Anstrasia, vous avez connu l'ambitieuse Frédégonde et les malheurs de Brunehaut, le treizième siècle vous a montré l'Etat prospère sous la prudente et énergique direction de Blanche de Castille, aujourd'hui se présente Anne de Beaujeu et plus tard vous rencontrerez Catherine de Médicis,

Marie de Médicis et Anne d'Autriche : en dépit des coutumes et des lois, ces femmes ont réellement été reines de France.

Le centre où va s'agiter la petite fronde de la régence, le lieu qui sera témoin des différentes passes diplomatiques auxquelles va donner lieu le mariage de Charles VIII, fait curieux de l'époque que nous allons considérer, c'est la Bretagne, très jalouse de ses privilèges, province à peu près indépendante puisqu'en 1484, elle n'enverra pas même de représentants aux Etats généraux. Nous ne pouvons cependant pas vous jeter au milieu de la comédie sans vous faire connaître quelques-uns des personnages.

Anne de Beaujeu, " fine femme et déliée, " qui avait les qualités sans les défauts de son père, obéissant fermement aux volontés suprêmes du dernier roi, s'empara de la conduite des affaires quoiqu'il n'y eut aucun testament en sa faveur. Aussitôt, elle vit se lever devant elle, Louis d'Orléans, poussé par de jeunes ambitieux, qui réclamait l'honneur de la régence pour lui-même. Voici le parallèle qu'un historien fait de ces ennemis. " Ils étaient jeunes tous " deux et exactement du même âge ; mais " Louis avait les défauts de la jeunesse et " Anne les qualités de l'âge mûr ; il était " beau, léger, inconsidéré, imprévoyant, " vaillant, d'un naturel généreux et ouvert avec bonté ; elle était sérieuse, " judicieuse, probablement un peu froide " et dure, telle qu'elle avait dû se former à l'école de son père Louis XI. "

Charles VIII, âgé seulement de 13 ans, lors de son avènement, séduit par le caractère chevaleresque de son beau-frère, ne prêta toujours qu'un faible appui à

sa sœur aînée dans sa lutte contre Louis d'Orléans. Le duc avait de son côté tous les sires des fleurs de lis (1) et la plupart des seigneurs avides de ressaisir les prétendus droits que Louis XI leur avait enlevés. Anne de Beaujeu s'appuya sur l'armée et sur le peuple instruit dans les ligueurs précédentes de la valeur des promesses seigneuriales et qui avait aussi appris pendant le dernier règne à respecter l'autorité royale. Et la régente n'avait aux yeux des bonnes gens aucun des torts reprochés autrefois à son père. L'issue de la lutte n'aurait pas été douteuse si des alliances ne fussent venues compliquer la situation : Maximilien d'Autriche armait pour secourir la Bretagne qui était entrée dans la conjuration et Richard III d'Angleterre voulait envoyer des soldats. Quels motifs de haine l'Autriche et l'Angleterre pouvaient-elles donc apporter contre la France ? Maximilien avait sa vieille rancune contre Louis XI, et Richard III redoutait le comte Henri de Richemond, plus tard Henri VII Tudor, réfugié en France.

Anne de Beaujeu, qui suivait les menées du duc d'Orléans, tenta de le faire saisir. Il lui échappa et se retira à la cour de Bretagne. La régente s'allia avec les Bretons mécontents de leur duc qui accordait ses faveurs à un ministre remuant, Pierre Landois ; elle donna de l'argent et des troupes au comte de Richemond ; elle soutint les Flandres révoltées contre Maximilien et elle entra en Bretagne réclamant le duc d'Orléans. Les ligueurs se soumièrent facilement. Mais bientôt Maximilien, reprenant l'of-

(1) On appelait ainsi les princes qui tenaient de près ou de loin à la famille royale et qui avaient des fleurs de lis dans leurs armoiries.

fensive, ranima les ambitions mal éteintes des ligueurs ; l'Espagne qui réclamait en vain le Roussillon se mettait de la partie et, Henri, forcé par la haine de son peuple contre la France, promettait de combattre son ancienne alliée.

Cette fois Anne de Beaujeu ne voulait rien moins que réunir la Bretagne à la France. Elle fit revivre les prétentions de Louis XI qui avait acheté les droits de la maison de Penthièvre à la couronne ducal de Bretagne ; elle mit sur pied des armées bien équipées, bien disciplinées et leur donna pour chef la Trémouille, que Guichardin appelle le *plus grand capitaine du monde*. Les alliés furent écrasés dans la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1). Louis d'Orléans fait prisonnier fut enfermé dans la tour de Bourges et l'on reçut la soumission du vieux duc François II. Toutefois sa mort, qui suivit de près la paix, rendit ce traité complètement inutile, la guerre recommença. Le mariage de Charles VIII devait enfin mettre un terme à cette longue querelle de la Bretagne et de la France.

Mais n'allez pas croire que le roi de France fût le seul aspirant à la main d'Anne de Bretagne. La politique du vieux duc qui consistait "à se faire d'une fille six gendres" en laissant es-

pérer son alliance à tous ceux qui se présentaient, lui avait survécu, les prétendants et leurs prétentions existaient encore. Il y avait Jacques de Rohan et le sire Alain, comte d'Albret ; mais la petite duchesse voulait une tête couronnée. Dunois qui avait fui la cour du roi proposa Maximilien d'Autriche. Beau de sa personne, aujourd'hui possesseur de l'empire, ami des lettres, enrichi déjà par le mariage d'une opulente héritière, Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, le fils de Frédéric III se garda bien de laisser échapper une aussi belle occasion d'entamer une troisième frontière française, d'enserrer son ennemie dans les possessions allemandes. Il était secondé dans son dessein par l'Angleterre et l'Espagne, jalouses de voir la royauté française se fortifier, et sur le point de compléter ses frontières par l'acquisition d'une nouvelle province. Le projet sourit aussi à la fille de François II ; les négociateurs s'agitèrent et bientôt le comte de Nassau, envoyé allemand, venait en Bretagne avec l'intention d'épouser la duchesse Anne au nom de son maître, Maximilien, qui s'occupait à guerroyer contre les Hongrois et les Bohèmes, afin de détourner l'attention de la France. Anne de Beaujeu veillait. Elle persuada aisément à Charles VIII l'importance qu'il y avait pour lui de ne pas laisser passer à l'étranger l'une des plus belles provinces de France. Aussitôt le roi protestait contre le mariage d'Anne de Bretagne, sa pupille, avec Maximilien, disant qu'il ne pouvait se faire, d'après le droit féodal, sans le consentement du suzerain. Et il s'élança avec son armée à la conquête de la Bretagne et de la main de l'héritière. L'armée qui était indispensa-

(1) " Suivant un récit tragique, mais peu certain, Louis de la Trémouille, en retirant à son logis après la bataille, invita à sa table le duc d'Orléans, qu'il fit placer au dessus de lui, le prince d'Orange, qu'il mit à ses côtés, et des chevaliers capifs. A la fin du repas, il fit entrer deux français dans la salle. Les frayeurs saisit ses hôtes, qui concipèrent bien que c'étaient des confesseurs qu'on leur amenait. La Trémouille, en effet, se levant, leur dit : " Prince, mon pouvoir ne s'étend pas jusqu'à vous, et si vous y êtes soumis, écoutez ne l'exercerai-je pas. Je renvoie votre jugement au roi. Mais vous, chevaliers, qui, autant qu'il était en vous, avez donné occasion à cette guerre, en rompant votre foi et en faisant votre serment de chevalerie, vous payez aujourd'hui de votre tête le crime de l'inceste. Si vous avez, quelques remords sur la conscience, voilà des molins pour vous confesser." Puis il les fit entraîner dans la cour et mettre à mort sur-le-champ. Le duc d'Orléans et le prince d'Orange furent conduits en France sous bonne garde et emprisonnés. Le duc, tout héritier présomptif de la couronne qu'il était, resta trois ans dans la grosse tour de Bourges.

ble pour atteindre le premier but de la campagne n'était plus d'une très grande utilité, dès qu'il s'agissait de gagner le cœur, l'esprit et la main d'Anne, déjà promise à Maximilien. Charles VIII brisa les fers du duc d'Orléans, habile négociateur auprès des dames et fort en la cour de Bretagne. Louis se jeta au cou du roi, le remercia, s'engagea à le servir fidèlement et partit pour sa mission amoureuse et diplomatique tout à la fois. On ne connaît de ces négociations que le succès. Le roi assiégeait Rennes, lorsque le duc d'Orléans parvint à ménager une entrevue entre le suzerain et la pupille. Charles VIII n'était pas ce qu'on peut appeler un beau cavalier. Voici le portrait qu'on en fait : Il était petit et mal bâti ; il avait la tête énorme, les yeux gros et blancs, le nez aquilin, plus grand et plus gros qu'il ne convenait, les lèvres grosses aussi et continuellement ouvertes, des mouvements nerveux, désagréables à voir. Mais Anne, paraît-il, n'était pas non plus un modèle à sculpter. "Petite aussi, maigre, boiteuse d'un pied et d'une façon sensible, bien qu'elle s'aidât de chaussures à talons élevés, brunette et fort jolie de visage, et pour son âge fort rusée ; de sorte que ce qu'elle s'est une fois mis dans l'esprit, elle le veut obtenir de toutes manières, qu'il faille rire ou pleurer pour cela. Toutefois ils se convinrent réciproquement, et le mariage, célébré à quelques jours de là, terminait glorieusement la carrière politique d'Anne de France devenue duchesse de Bourbon, elle se retira dans ses domaines où elle mourut en 1522.

## A NOS ABONNÉS

Beaucoup de nos abonnés, nous en sommes certain, se demandent en grande perplexité comment ils pourront nous expédier le prix de leur abonnement.

— 25 centins ! par quelle voie expédier 25 centins ? On n'exige pas de somme comme celle-là. Allez donc prendre une traite de 25 centins et il n'y a pas de papier-monnaie ! Le prix de l'abonnement aux *Curiosités de l'Histoire de France* devrait être d'une piastre !

— Oh ! certainement ! Nous sommes parfaitement du dernier avis de nos abonnés, 25 centins, c'est trop peu. Le reproche est mérité. Si jeunesse savait ! Nous avons déjà juré trop tard, que nous ne nous y prendrions plus. Quant à la difficulté de l'envoi ; nous pensons qu'on se fait un peu illusion. Il y a les timbres-poste qu'on trouve partout et qui se dissimulent si facilement dans les plis d'une lettre. La mode aujourd'hui est un peu aux collections de vieux timbres. Cette contagion ne nous a pas encore gagné ; mais nous sommes d'un tout autre sentiment à l'égard des timbres vierges. Oh ! parlez nous de ceux-ci, surtout envoyez-nous en ! Nous savons apprécier leurs couleurs pâles mais de bon goût, leur fine dentelle, leurs images et particulièrement leur valeur.

— Nous aurions dû demander une piastre, dites-vous ? — Vous pourriez envoyer une piastre. C'est peu convenable, injurieux peut-être à notre égard. Mais nous encaisserons sans haine. Nous parlons pour les consciences généreuses et timorées. Nous n'avons pas l'humeur batailleuse ; qu'elles ne craignent point si nous devions chercher noise à tous ceux qui nous ont payé le double de leur abonnement, savez-vous combien de duels nous aurions sur les bras ? . . . UN ! . . . cadédis ! nous ne sommes pas en nombre seul contre un ! Du reste, ça se pardonne ces choses-là. Un commis marchand remit un jour à un paysan \$10.00 au lieu de \$5.00 qui lui revenaient. Ce dernier comprit parfaitement l'affront qu'on lui faisait ; il courba la tête et se retira précipitamment, mais l'histoire ne dit pas qu'il en ait conservé la moindre rancune au commis maladroit.

Pour les 25 centins, qu'il n'y ait pas l'ombre de la gêne, ils seront reçus avec bonheur et gratitude.

Il y a variété d'étiquette, comme il y a variété de modes et de pays. C'est une chose à apprendre. On salue certains nationaux en leur demandant : Comment engraissez-vous ? comment sucez-vous ? (sic) Comment faites-vous faire. Et ils vous répondent flattés : qu'ils suent, qu'ils engraisent et qu'ils font faire énormément. On adresse quelquefois des paroles d'encouragement et de bienveillance, même des éloges plus ou moins mérités au rédacteur d'une publication et puis voilà tout. Ce n'est pas là la véritable politesse de journal. Envoyez-lui votre abonnement : il va vous répondre en riant qu'il engraisse énormément.

# Petite Littérature

## LA DÉCLAMATION

N'a-t-on pas vu des gens qui s'exprimaient mal, par le seul mérite de l'action recueillir tous les fruits de l'éloquence, et d'autres, qui savaient parler, ressembler à des ignorants par l'inconvénance de leur action ? C'est donc à juste titre que Démosthène donnait à l'action le premier rang et le second et le troisième.

Cicéron.

Qu'est-ce que la déclamation ?

“ La déclamation est l'art de rendre le discours, d'exprimer naturellement, en parlant en public, chaque mouvement de l'âme, dans les traits du visage, dans le geste et dans la voix. ”

La déclamation est au discours ce qu'est la lumière aux grandes scènes de la nature. Comme un paysage s'anime sous un clair soleil ! La lumière semble récréer les champs verts, les villages coquets, les cités puissantes.

La pensée vient d'éclorre, fécondée par le génie, grande et forte sous le front du prêtre ou de l'homme d'Etat ; elle est là captive et voilée, ainsi que la vapeur dans les flancs de la machine, comme l'étincelle dans la pile. Qu'est-ce donc qui la fera luire aux yeux des peuples étonnés ? le regard, le geste, la voix de l'orateur, en un mot, la déclamation. Le discours écrit, c'est un corps d'où l'âme s'est envolée, c'est la lave refroidie. On regarde, étonné, quelquefois, les vastes proportions d'un discours étendu muet sur le papier, comme on s'arrête pour contempler un vieil aqueduc ou les ruines d'un cirque romain ; mais il n'y a plus là d'ondes généreuses et puissantes, on n'entend plus les rugis-

sements du lion, les clameurs de la foule.

Si parfois la lecture d'un passage fameux de quelque immortel discours, malgré vous, empoigne votre âme, remue votre cœur, vous vous répétez les paroles qu'Eschine adressait à ses élèves frémissant à la lecture du *Pro corona* de Démosthène : “ Qu'eussiez-vous donc ressenti, si vous aviez entendu le monstre lui-même rugir ? ”

Pendant une vacance, dans un musée, je feuilletais un album. Sur une page, mon regard s'arrêta à quelques coups de crayon dessinant imparfaitement une figure. Ce croquis, me dit-on, est de Michel-Ange ou de Raphaël. Il fallait l'œil d'un connaisseur pour voir là l'embryon d'un chef-d'œuvre. Je n'y voyais rien. Je retins à peine une exclamation de surprise, lorsque mon regard tomba sur la page suivante. La même figure développée et terminée par une main savante avait reçu le coloris et les ombres. Si vous entrez dans l'atelier d'un sculpteur, vous ne pouvez comprendre que ce bloc terne et humide, fendillé peut-être, soit le modèle sur lequel on a fondé le monument que vous venez de saluer avec admiration sur la place publique. Eh bien ! ce que le coloris donne au tableau, le poli à la sculpture, la déclamation le donne au discours.

La déclamation bien souvent révèle toute la grandeur du génie. Vous-mêmes, mes amis, qui lisez froidement Corneille, comme vous auriez senti votre cœur battre si vous aviez entendu Talma dire : *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui*

*t'en convie* ; ou le *Qu'il mourût* du vieil Horace, ou la Champmeslé ou Rachel pleurant sous les traits de Phèdre ou de Chimène ! Garrick vous eût glacés d'épouvante dans les colères d'Othello. Peut-être ne pourriez-vous soutenir le sentiment d'horreur qui s'emparerait de vous à la vue de l'Américain Booth, personnifiant les crimes du *Richard III* de Shakespeare.

Mais, sans doute, je m'efforce de vous décrire une beauté que vous connaissez aussi bien que moi. Lequel d'entre vous, une fois au moins dans sa vie, n'a pas senti toutes les fibres de son cœur vibrer sous la parole ardente d'un orateur ? Qui n'a pas contemplant, au moins une fois, le spectacle de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers d'hommes agités par la même parole, comme les flots sous le vent, ne formant plus qu'un cœur, qu'une seule voix faisait pleurer de douleur ou de joie ? Ce triomphe de la pensée, aidée par la déclamation, a placé bien haut les noms de quelques hommes. C'est avec respect et admiration que l'on se découvre devant les noms illustres de Démosthène, de Cicéron, de Bossuet, d'O'Connell, avec terreur que l'on entend retentir ceux de Luther et de Mirabeau.

Vous savez quelle estime ces hommes ont faite de la déclamation. C'est un lieu commun de tout professeur de Rhétorique que cette réponse de Démosthène à celui qui lui demandait quelle était la première qualité de l'orateur : " l'action, l'action et encore l'action. " Démosthène aimait tant l'action, qu'il la voulait voir briller, cette qualité, jusque chez ses clients. — Un pauvre malheureux fort maltraité par un ennemi, vient prier Démosthène de prendre sa défense. Démosthène s'écrie : — Vous

avez été battu ? vous ! Je ne vous crois pas. L'autre de s'échauffer et de protester avec gestes et animation de figure. — Oh ! maintenant je le vois ! Très bien, dit Démosthène, vous avez été battu, c'est évident.

Quand le géant de la tribune athénienne obtint ses premiers succès vous savez par quels pénibles travaux il avait passé ! Quel mal il se donna pour corriger une prononciation vicieuse ! Ce n'est qu'à l'âge de 27 ans que ce prince des orateurs finit ses études préparatoires à l'éloquence et il les avait pourtant commencées à l'âge de 8 ou 9 ans. Cicéron reçut les leçons des meilleurs rhéteurs qui vivaient alors à Rome, pourtant il ne plaïda pour la première fois qu'à l'âge de 26 ans. Et après son dernier plaidoyer, il sentit encore le besoin de maîtres et d'études, et il partit pour Athènes et pour Rhodes, et ce n'est qu'à l'âge de 30 ans qu'il reparut devant le public. Pourquoi ces hommes, déjà si bien doués par la nature, s'imposaient-ils ces longues études ? C'est que mieux que tout autre peut-être, ils avaient compris la passion de leurs peuples pour la grande et belle parole. Cette passion, les Romains et les Grecs ne l'ont pas exclusivement possédée, notre peuple comme celui d'Athènes et de Rome, aime les luttes du *Forum* et de l'*Agora* : notre bon peuple de la campagne, la classe instruite et la société d'élite, tous, à leurs moments, aiment à se griser de paroles.

Peut-être, mes amis, une question vous vient-elle en ce moment aux lèvres. — Pourquoi dites-vous quelquefois d'un mauvais acteur, il déclame ! Nous-même, nous avons vu le mot de déclamation lancé comme une injure à la pensée littéraire de Sénèque ; n'a-t-on

pas écrit que la littérature latine des derniers jours de l'empire n'était plus que déclamation ?

Les savants, chercheurs de la pierre philosophale, qui voulaient enseigner à parvenir à la richesse sans génie et sans travail, n'aboutirent qu'à la fausse monnaie. L'éloquence eut, comme l'or, ses adorateurs, et beaucoup de rhéteurs sans génie recouvrirent leurs maigres pensées d'un son éclatant. On n'entendit plus que phrases sonores et ronflantes, mais creuses et sans idées, on ne vit dans les écoles que jeunes humanistes hâletant, suant, battant des pieds et des mains pour dire de pauvres vers façonnés à grande peine ou des subtilités qu'ils appelaient philosophiques. Ce qui fit qu'un Romain demanda un jour à l'un de ses amis, rhéteur de profession : « Combien as-tu déclamé de mille hier ? » On déclamait alors *au mille*, comme certains artistes américains de nos jours peignent à l'arpent. Et l'on travestit ainsi le mot déclamation, mais sans enlever à l'art véritable l'éclat qu'il avait acquis aux siècles de Périclès et d'Auguste, pas plus que la fausse aristocratie ne peut ternir la gloire de la véritable noblesse d'honneur et de sang.

---

## HERVÉ

---

NOUVELLE DE COLLÈGE

---

L'église de C\*\*\* recevait la lumière matinale en plein portail au premier jour de septembre 18\*\* ; sous les grandes flammes du soleil, elle ressemblait à

son autel doré, illuminé pour le salut de Pâques de plusieurs douzaines de cierges. Son unique cloche achevait de tinter le coup de la messe basse ; sa voix lente servait d'appui au concert ébouriffant des hirondelles, des moineaux, des grives et des goglus, dont les fugues se poursuivaient avec un entrain capable d'étonner le compositeur le plus abondant et tout à la fois le moins scrupuleux en matière d'harmonie. Quelques femmes pieuses accouraient aux accents de l'airain sacré ; l'une d'entre elles, de noir vêtue, élégante et simple, portait sur son front large et pâle de légères rides creusées par une grande douleur, et les sollicitudes d'une profonde tendresse plutôt que par ses trente-quatre années. En plongeant son doigt dans le bénitier, cette femme fouilla le sanctuaire du regard. Le prêtre montait à l'autel ; le servent avait déposé la barrette et revenait s'agenouiller au côté de l'évangile. Elle entra dans le dernier banc ; ses mains se joignirent ; ses lèvres s'agitèrent, laissant échapper une prière pleine de soupirs ; ses regards quittèrent le tabernacle pour s'attacher au servent qu'ils ne quittèrent plus de toute la messe. C'était son fils.

L'enfant apporta les burettes. Malgré sa modestie et son recueillement, il tourna la tête ; son regard rencontra celui de sa mère. Il y avait un ange derrière lui, sur un piédestal, agenouillé en adoration, doré, argenté, azuré et tout neuf. L'enfant était plus joli. L'ange avait des cheveux blonds, — cette manie de toujours donner des cheveux blonds aux anges, — l'enfant en avait des noirs, pas tout à fait aussi longs, mais plus soyeux et mieux bouclés. Il avait sans doute couru pour se rendre à l'église,

---

(1) L'auteur a spécialement écrit cette nouvelle pour les *Curiosités de l'Histoire de France*.

l'une de ses boucles folles s'était un peu séparée de ses sœurs et courait sur le front : albâtre et ébène. Du marbre, mais non pas cet éclat froid de la pierre ; oh ! non ! On a tant abusé des comparaisons qu'on ne peut plus rien trouver pour rendre ce marbre transparent, chaud et veiné de certaines nobles figures. En examinant bien cette peau, on aurait peut-être découvert un tissu trop délicat : la grande chaleur comme le froid gâte vite ces fruits qui semblent enveloppés dans le velours et la soie. Hervé, légèrement appuyé sur l'autel, suivait du regard les mouvements du prêtre qui découvrait son calice et offrait l'hostie. Son œil noir reflétait le prêtre et l'autel, comme un miroir. Il y avait de la franchise dans ce regard, de l'innocence, de la piété, un peu de langueur aussi peut-être. Ces yeux faisaient des poses méditatives et s'allumaient alors de flammes qui s'échappaient de leurs foyers profonds, comme des jets de lumière électrique. — Une mère et Dieu seuls peuvent préserver ces natures frêles et sensibles des souffles brûlants et des fanges du monde. Une mère par son amour, Dieu par cette puissance qui défend le papillon et les lis contre l'orage. Mères qui aimez tant vos fils, imprégnez leurs petits cœurs de foi et de piété ; enfants, apprenez l'obéissance et la prière. Si votre âme est forte, elle grandira jusqu'à lutter contre le mal et la sottise, puissances du siècle ; si elle est faible, la grâce sera son ombre et sa rosée.

C. L.

( A suivre. )

A certains jours, le ciel s'illumine de rayons éclatants ; l'azur en devient plus soyeux ; le soleil sourit, rarement encore toutefois ; maintenant, quand sa lumière, à travers les grandes fenêtres nues, tombe sur nos doigts, elle combat le froid du livre ou de la plume qui a glacé nos mains tout l'hiver.

La salle de récréation prend peu à peu des teintes sombres, sales ; elle a des airs de cachot ; on regarde aux croisées s'il n'y a pas de lourds barreaux de fer. — Allons, dehors ! — Mais la neige qui nous éblouit est encore épaisse et froide. — Brise donc cette écorce, déchire donc ce manteau blanc, crève donc ce linceul odieux, de tes rayons ardents, soleil de feu ! Montre donc ta puissance ; fais donc bouillonner la sève au cœur des arbres que nos yeux se reposent demain sur le vert feuillage.

J'ai entendu les noirs corbeaux croasser ; leur chant avait des modulations qui me charmaient : en été, je me serais bouché les oreilles, en mars j'ai pris ces oiseaux funèbres pour de blanches colombes aux rameaux d'olivier. — Quelle distance vous sépare des essais des rossignols, des grives, des hirondelles, des chardonnerets, mes mignons ? — Deux mois. — Pourquoi si tôt venir alors ?

Heureusement l'Église, avec ses préférences de mère, calme l'ennui de ces jours d'attente. A l'heure où les verrières de la chapelle s'embrasent sous les flammes d'or du crépuscule, l'autel de saint Joseph s'allume aussi, et se couvre de fleurs ; ce n'est pas le printemps, c'est la grâce qui tombe abondante des mains généreuses du patriarche, père de Jésus. Les cantiques retentissent sous la voûte sainte, mêlant leur harmonie aux parfums de l'encens.

Nous avons aussi entendu d'autres chants, bruyants et joyeux, ceux-ci, sur un rythme étranger et dans une langue plus sonore que la nôtre. C'étaient nos condisciples d'origine irlandaise qui chantaient la patrie absente. Nous nous sommes mêlés à leur joie de grand cœur. Si jamais nous devons vivre loin de ce sol qui nous est cher, si nous devons connaître l'exil, nous serons heureux de voir la bienveillante amitié sourire à nos joies.

Telles nous sont apparues les premières semaines de mars. Si nous avions un graveur à notre disposition, il rendrait ainsi notre pensée : l'hiver chassant ses raquettes et ficelant ses paquets, comme un voyageur au départ, et là bas dans un faisceau de rayons déchirant les nuages, le gai printemps sous les traits d'un jeune homme couronné de feuilles, d'érable nous saluant de la main, auquel on répondrait par ces vers de Longfellow enlevés à la vieille poésie française :

GENTLE SPRING ! — in sunshine clad,  
 Well dost thou thy power display !  
 For winter maketh the light heart sad,  
 And thou, — thou makest the sad heart gay.  
 .....  
 Winter maketh the sun in the gloomy air  
 Wrap him round with a mantle of cloud ;  
 But, Heaven be praised, thy step is nigh !